

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 32 (1975)
Heft: 4

Artikel: Qu'est-ce qu'un athlète?
Autor: Naudin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pierre Naudin et le sport

Yves Jeannotat



Pierre Naudin, 2e depuis la gauche.

Qu'est-ce qu'un athlète? ¹

Pierre Naudin

S'il semble apparemment facile de répondre à une telle question, il est en vérité bien malaisé de définir ce personnage important et de le situer dans la société à laquelle il appartient, qu'il complète, intéresse et représente lorsque ses qualités physiques, distendues, ont fait de lui un des hauts serviteurs de la Nation.

Il n'existe pas, en effet, même parmi tous ceux qui rassemble la pratique d'une spécialité du stade, un athlète type; en revanche, selon leur pays d'origine et selon la façon dont ils ont été entraînés, il existe des types d'athlètes. Quoi qu'il en soit, semblable ou différent d'un autre, l'athlète est encore, en dehors des résultats qu'il obtient, et qui automatiquement le font connaître et le classent, un personnage peu connu, voire mystérieux. Au reste, et c'est tout de même assez étonnant si l'on tient compte de la place qu'il occupe et du rôle qu'il détient, l'athlète ne semble pas intéresser beaucoup de scientifiques (sauf, bien entendu, ceux qui se consacrent à son rendement) et encore moins les littéraires et les artistes!

Les moyens actuels d'information sont variés, précis, énormes. Il n'empêche que nous ne pouvons tenir pour caractéristiques, dans la plupart des portraits des vedettes petites et grandes de l'actualité, les rares éléments psychologiques dont nous disposons; ils émergent, flatteurs ou défavorables, exagérés ou édulcorés selon les tendances du journal qui les a imprimés, d'un fatras de lieux communs destinés à en atténuer les effets. Or, comment pourrait-on définir un individu en étudiant à peu près tout ce qui concerne sa personnalité? Les actes ne sont que l'ébauche, précise, certes, mais insuffisante, d'un portrait. Quant aux anecdotes, singulières par principe, elles ne peuvent guère parachever le dit portrait, puisqu'elles placent le sujet décrit dans des situations paradoxales où sa réaction fut déconcertante — en tout cas inhabituelle.

Faut-il donc ne se baser que sur ses résultats pour broser le portrait d'un athlète? Non, à mon avis. On ne me contredira pas si j'affirme qu'ils peuvent même fournir des renseignements erronés sur son comportement spécifiquement physique: il peut y avoir souf-

Pierre Naudin qui a écrit, sur le sport, quelques livres inoubliables allant du pamphlet impitoyable et courageux («La foire au muscle», Editeurs français réunis), à la biographie («Zatopek - Le Terrassier de Prague», Le Légendaire, Paris) - en passant par quelques romans dont le succès fut grand («Les mauvaises routes», «Les dernières foulées», «Deux voyageurs pour Avignon») oriente peu à peu son talent d'écrivain dans une autre direction: le roman historique. Il travaille, en effet, actuellement, à un roman de chevalerie qui aura pour titre général «Les Chevaliers». Naudin prévoit plusieurs volumes: «Les lions diffamés» (première partie en 2 épisodes): «La fin des enfances» et «Le tournoi de Chauvigny». Viendront ensuite: «Les noces de fer», «Crécy» et «La peste noire».

Bien que le sport ne soit donc plus, momentanément du moins, le centre d'intérêt absolu de l'écrivain de Choisy-le-Roi, il a accepté de ne pas mettre brusquement un terme à la collaboration précieuse qu'il accorde depuis de nombreuses années à notre revue. Qu'il en soit remercié. Nous allons donc présenter, durant quelques numéros, les chapitres les plus importants d'une étude très approfondie qu'il a faite sur «L'Athlète et son Destin».

france et parfois torture angoissante des muscles et de l'esprit, panique même, dans des circonstances où le spectateur profane — le connaisseur aussi, parfois — ne voit que sérénité, aisance, voire désinvolture et hardiesse.

Drame et œuvre d'art

Le journalisme sportif, dont la qualité première fut de tout temps l'enthousiasme — et le demeure — n'a pas totalement évité cette propension à l'ambiguïté qui différencie la presse moderne de celle du premier demi-siècle, et même de celle du siècle dernier, dont les meilleures illustrations me semblent être «La Lanterne», de Rochefort, et «La Rue», de Jules Vallès. Il lui advient parfois de tomber dans cette espèce de banalité que certains nomment benoîtement l'objectivité, la neutralité ou l'impartialité.

Sous les titres à sensation qui font vendre, s'alignent des articles où clignotent ça et là des mots que l'on veut originaux, mais qui n'éclairent ni la situation ni le caractère décrits. Ne faut-il pas se garder de causer du mécontentement ou de la déception à l'équipe, au champion et à leur entourage, et, en cas de défaite sérieuse, ne faut-il pas consoler et rassurer les lecteurs, les dirigeants et surtout les «ministres» qui avaient misé sur les sélectionnés, souvent sans aucune raison valable? Il est cependant aisé, dans le sport qui nous concerne, d'effectuer des comparaisons!...

De cet état de fait, et pour ce qui nous intéresse, il résulte que l'athlète, et c'est dommage, est un être assez mal connu, assez mal décrit. Est-il estimable? Il advient que l'on ignore la plupart de ses qualités morales. Est-il méprisable (et il existe, hélas, quelques athlètes indignes du moindre intérêt)? Sa popularité lui sert de caparaçon: il jouit d'une immunité complète. Il trimbale fièrement son impunité. Il se sait invulnérable aux critiques, hormis dans la spécialité sportive où il exerce ses dons. Et encore peut-il être tranquille s'il déçoit les confiances placées en lui: on n'ose trop blâmer les vedettes du stade. S'il est battu, même nettement et régulièrement, des admirateurs en mal d'excuses et des indulgents chroniques utilisent pour expli-

¹ Tiré de «L'Athlète et son Destin».



Aujourd'hui.

quer (?) sa défaite ce néologisme superbe: la contre-performance².

Un athlète est un tout, et c'est souvent de sa personne une image trop idéalisée qui est fournie au public, et particulièrement aux jeunes dont la consommation d'idoles de tout acabit est un des phénomènes les plus étranges de cette seconde moitié du XXe siècle.

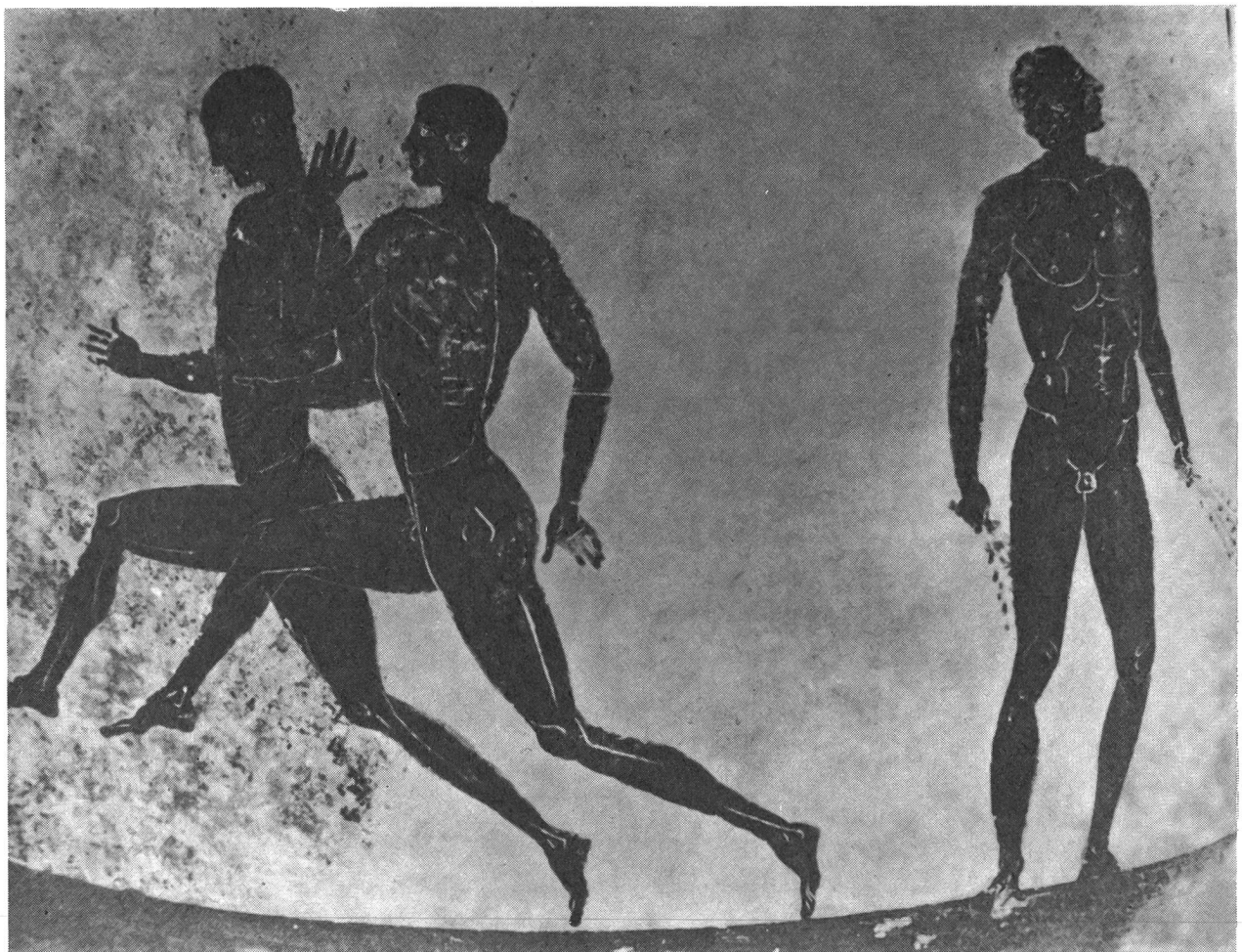
Pour Aragon, le mot athlète est «un mot démesuré». Et je le comprends: nourri de culture classique et connaissant par conséquent les exploits des héros de l'antiquité, il a pu trouver abusif l'emploi d'un substantif qui, pour lui, dans sa jeunesse, évoquait des performances, elles aussi démesurées. «La première fois que je trou-

vai le mot athlète appliqué à un homme vivant dans la presse sportive», écrit-il dans «l'Homme communiste», «j'éprouvai un certain étonnement, comme une faute de goût trop évidente.»

Chaque athlète est un cas particulier, vivant à la fois dans la société qui est sienne et en marge de celle-ci, puisque l'un de ses objectifs et de ses soucis majeurs est la réalisation d'un dessein bizarre, matérialisé par des chiffres: cette performance qu'il améliore de loin en loin, infatigablement, et qui le différencie des êtres qu'il fréquente, côtoie et abandonne souvent avec joie pour retrouver, sur le stade, des compagnons et des compagnes subjugués par le même but, ou tout simplement épris de distraction; avides, également, d'éprouver ce plaisir particulier qui naît des courses, des sauts, des lancers, même lorsqu'on s'y consacre sans un âpre esprit compétitif — pour tout dire: en amateur.

Le sport, et l'athlétisme en particulier, sont des distractions sérieuses. Plus ils vieilliront et moins ils seront accessibles à ceux qui ne voudront voir en eux que des jeux. Le regretté Pierre Frayssinet, dans un livre capital, «Le sport parmi les Beaux-Arts» (Dargaud édit.) a placé l'athlète à sa place, une place essentielle et qu'il méritait depuis toujours: parmi les créateurs. L'acte sportif, il est vrai, peut être à la fois un drame et une œuvre d'art. Une victoire, une performance, même «ordinaires», se méditent et se construisent avant et pendant la compétition avec une ferveur créatrice dont le processus d'évolution, composé d'aisance appa-

² Existe-t-il des contres-victoires, et même des contredéfaites dans tous les domaines de la vie ?



Ces deux coureurs et cet athlète, qui figurent sur une amphore du musée civique de Bologne, datent de plus de deux mille ans. Ils ne sont guère différents de ceux que nous côtoyons sur les stades.

rente et de difficultés intérieures, semble laisser indifférents certains spectateurs pour lesquels le sport est davantage un passe-temps qu'un spectacle. En fait, il apparaît de plus en plus, hélas, que seuls le résultat final et le record importent pour le public. Son comportement semble prouver qu'il est sur le point d'oublier cette évidence première: quelle que soit la place occupée par un athlète dans la hiérarchie des valeurs sportives, cet athlète est aussi un être humain comme les autres, contraint par la vie, à la résolution des mêmes problèmes (politiques, religieux, sociaux et sentimentaux). En plus des préoccupations de la vie quotidienne, il doit également résoudre les équations — et elles ne sont pas simples ! — formulées par ces impératifs: être en forme, s'y maintenir et faire de son mieux dans les épreuves d'un calendrier où les loisirs sont rares et les vacances «totales» exclues.

On prétend que le sport est une garantie de santé physique et cérébrale. J'oublierai provisoirement l'aspect controversé du sport moralisateur, auquel pour ma part je ne crois pas. Quant à la santé du corps, il n'est pas la panacée: le match inégal que la courageuse Lillian Board a mené contre le cancer nous l'a prouvé, s'il en était besoin. Le courage exemplaire de cette sympathique championne et l'affliction que sa mort a causée dans le monde entier, ne sont pas près d'être oubliés.

Certains esprits chagrins trouvent que l'athlète est devenu vraiment trop important, trop encombrant, et sa gloire trop nationale ou trop universelle. Ils nient son utilité dans la société moderne où l'effort se raréfie pourtant d'une manière inquiétante. C'est au contraire un personnage indispensable dont la performance, médiocre ou stupéfiante, nous rappelle ce que nous sommes, foncièrement, physiquement. Il est tout à fait logique qu'il ait dans les journaux ses pages, et que des revues spécialisées aient été créées à son intention.

Mais qui est ce personnage en lutte constante contre certaines espèces de fainéantise ? Pourquoi est-il devenu un athlète ? Que représentent le sport et son sport pour Lui ? Quelle est sa vie, et, surtout quel est son destin ? Car il est bien évident que l'athlétisme tel qu'on le pratique à l'heure actuelle diffère radicalement de celui que pratiquaient les athlètes de la génération précédente et il est certain qu'il évoluera encore: nous ne vivons actuellement qu'une phase de transition. L'avenir, ne nous leurrions pas, dépeuplera certainement les stades, côté piste et pelouse, pour les remplir côté gradins³.

Le professionnel antique

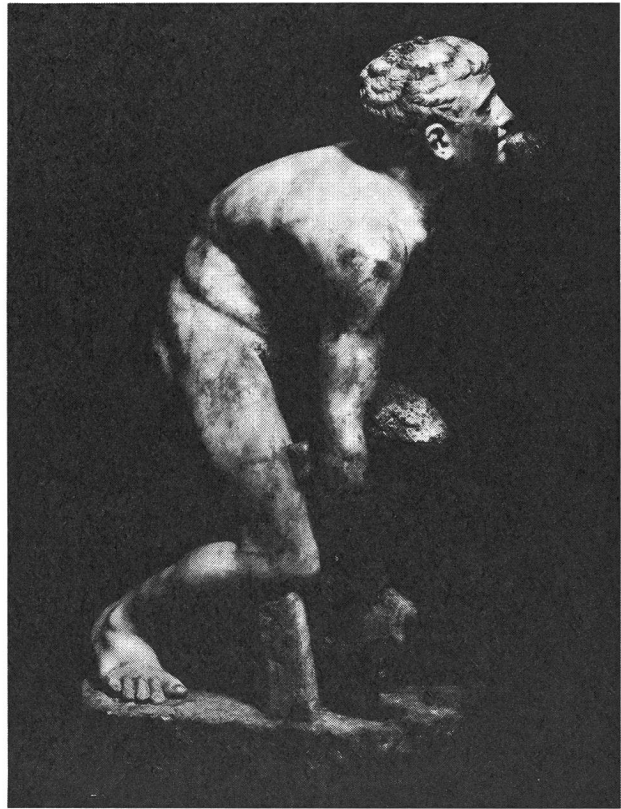
Il faut bien avouer qu'un athlète lorsqu'il est doué, et l'a prouvé, voit s'aplanir, dans sa vie privée, maintes difficultés qui le tarabustaient avant qu'il n'eût exprimé ce qu'on doit logiquement appeler son talent. S'il démontre, sur le plan national, que l'on peut compter sur lui, son existence est transformée. Les petits avantages du début deviennent des privilèges. L'état se fait mécène⁴ (en certains cas, même: corrupteur)

³ Pierre Naudin a raison, hélas ! Mais c'est le «stade» lui-même qui est cause de cette évolution. Où il y a scène fermée, il y a spectateurs; où il y a spectateurs, il y a recherche du profit. Dès lors, ce ne sont pas les organisateurs, préoccupés beaucoup plus par le rendement financier du spectacle que par le spectacle lui-même qui vont tenter de persuader les gens qu'ils seraient mieux sur la pelouse que dans les gradins. Mais ce que je crois aussi, c'est que l'avenir dépeuplera de plus en plus le stade au bénéfice d'un retour à la nature et, par le fait même, à un geste sportif beaucoup plus désintéressé (Yves Jeannotat).

⁴ Que nos lecteurs se rassurent, ce n'est pas encore le cas en Suisse (Yves Jeannotat).

⁵ Les textes grecs ne sont pas très explicites, mais il s'agit probablement de l'addition de trois sauts: les 3 meilleurs d'un concurrent (Yves Jeannotat).

sans vouloir, semble-t-il, réfléchir à la portée de ce mécénat, ni même, ce qui est grave, à sa durée, à ses conséquences lointaines et surtout aux termes du serment olympique. J'ai dit que l'athlète pouvait être considéré comme un créateur et qu'il avait légitimement sa place parmi les artistes. Je connais des artistes d'un talent évident et d'une intelligence brillante qui sont dans une misère grise et dont l'Etat se moque complètement. Alors ?...



Discobole à peu près inconnu du Musée national d'Athènes, datant d'au moins cinq siècles avant J.-C.

L'athlète de l'antiquité jouissait, lui aussi, de prérogatives infinies dans sa cité et dans sa patrie. Mais pour cela, à l'inverse du champion actuel que l'on rémunère avant qu'il ait triomphé dans une compétition suprême — les J.O. en l'occurrence —, il fallait qu'il ait remporté une victoire éclatante dans l'un des quatre grands jeux: soit à Delphes, soit à Némée, soit à Corinthe, soit à Olympie. Certains tyrans, certains sages s'intéressèrent particulièrement aux compétitions d'Olympie; c'est ainsi que Solon, à Athènes, fixa la gratification des vainqueurs olympiques à 500 drachmes et n'accorda que 100 drachmes à ceux qui avaient triomphé dans quelques-uns des autres jeux. Plutarque cite le cas d'un vieil athlète pensionné par l'Etat, sans préciser son nom et sans révéler s'il était olympionique.

Une tradition vraiment abusive — et Pierre de Coubertin y est pour quelque chose ! — a polarisé l'attention sur Olympie. Or, les trois autres grands jeux, et particulièrement ceux de Delphes, étaient tout aussi prisés des athlètes antiques, et il en existait une bonne trentaine de moindre importance, mais qui valaient le coup à la fois pour les prix qu'on y obtenait en cas de victoire et pour la célébrité qu'ils vous conféraient. Phayllos de Crotoné ne fut jamais olympionique; il n'empêche qu'il fut l'un des athlètes de l'antiquité les plus populaires, recordman du saut en longueur (55 pieds, soit 16,956 m aux Jeux Pythiques)⁵ et du disque (95 pieds: 29,288 m), et coureur très doué, puisque Philocléon, après l'avoir vu, le nomma le coureur sans pareil.

Il est bien évident (les textes d'ailleurs l'attestent) que ces champions, qu'ils fussent juniors ou seniors, s'ils n'étaient pas tous des professionnels, consacraient une bonne partie de leur temps au sport. Et si on leur donnait le nom d'athlètes, c'était que ce mot dérivait d'athlos, qui signifie travail, combat. Ils se préparaient en vue des jeux avec un acharnement pareil à celui de nos champions: les gymnases et les palestres étaient ouverts dès l'aurore et l'entraînement s'y poursuivait jusqu'au soir. Ces athlètes n'avaient aucun souci d'ordre pécuniaire, et leurs entraîneurs, les aliptes, étaient d'anciennes gloires du stade auxquelles non seulement les athlètes, mais aussi les magistrats des cités, pouvaient se fier, car une cité se considérait comme honorée lorsqu'elle comptait parmi ses habitants des champions, des entraîneurs et des artistes talentueux, particulièrement des sculpteurs. En fait, et Pierre Frayssinet l'a bien remarqué dans un long manuscrit de lui que je possède et qui je le souhaite, connaîtra les honneurs de la publication, le sculpteur et l'athlète se complétaient, le premier soulignant «l'importance morale de la pratique athlétique». Les deux professions se dégradèrent d'ailleurs en même temps.

Troisième personnage important, donc: l'entraîneur, car c'était sur lui que misaient les athlètes et les notables pour obtenir une couronne de vainqueur. Ils étaient superbement appointés et l'on connaît les plus célèbres: Iccus de Tarente (il avait remporté le prix du pentathlon à Olympie); Hippomake d'Elée (il avait battu trois adversaires au pugilat des juniors sans jamais avoir été touché); Mélésias d'Athènes (il avait vaincu au pancrace à Némée). Pindare considérait les entraîneurs athéniens comme les meilleurs. Il y avait parmi eux, outre Mélésias, Ménandros, Ilas et Orséas. Ménandros devait être célèbre: Bacchylide, le rival de Pindare, en fait également l'éloge.

Si le passé sportif d'un entraîneur importait, il n'était pas nécessaire d'avoir un palmarès éloquent pour décider de préparer la jeunesse aux jeux du stade. Quiconque était riche faisait construire son gymnase et y enseignait... bien ou mal. Certains athlètes se firent même bâtir leur gymnase; d'autres s'entraînèrent en dehors de lui, sans règles fixes. Ce fut le cas de Ladas qui, tout comme Zatopek dans sa jeunesse, s'était tracé son parcours aux environs de Mantinée. On appela bientôt cette piste rustique le stade de Ladas...

Dès l'instant qu'il était grec, tout homme pouvait concourir aux Jeux: à côté de riches concurrents (Hieron de Syracuse, par exemple) figurèrent des gens du commun. Aristote cite un distique de Simonine de Kéos composé en l'honneur d'un vainqueur olympique exerçant le métier de marchand de poisson et, d'après Athénée, le fameux Koroïbos, premier vainqueur de la course du stade lors de la reprise des Jeux, en 776 avant notre ère, était un cuisinier. La période de professionnalisme complet, d'après Galien, se situe à l'époque de Platon qui, adolescent et sous le nom d'Aristokles, avait été champion de lutte aux Jeux Isthmiques. Gagnaient-ils une fois quelque finale de l'un des grands jeux? Ces athlètes avaient leur avenir assuré. On les exemptait d'impôts, on les nourrissait et les logeait; on leur érigeait des statues. Et Pindare, au cours d'un banquet, les honorait d'un poème torrentueux qu'il se faisait d'ailleurs «piger» très cher par les champions et par les magistrats de leur cité. Dans cette ode au vainqueur, il n'était guère question de sport: la famille et les dieux sous la protection desquels elle était placée étaient honorés. L'Ordre du Mérite, voire la Légion d'honneur, ne fleurissaient pas sur les chitons et les chlamydes, mais la popularité des champions leur procurait maints avantages.

Que leurs exploits en aient fait les tout premiers personnages de leur cité, c'est l'évidence, d'autant plus que très nombreux étaient les amis et les citoyens convoqués pour fêter la victoire. On pouvait même, à cette

occasion, «s'amuser» beaucoup: le Corinthien Xénon, vainqueur à la fois au dromos et au pentathlon à la 79e Olympiade (464 avant J.-C.) consacra à Aphrodite 50 hétaïres!

En dépit de ces sortes de ... cadeaux, il est indéniable que la situation privilégiée qui devenait celle d'un vainqueur suscitait des jalousies, voire des haines. Des auteurs contemporains délirants ont décrit le «retour triomphal de l'athlète vainqueur»: la brèche dans les murs de la cité (des murs qui se révèlent aussi hauts et aussi épais, sinon plus, que ceux de nos châteaux forts!), le vainqueur sur son char, et un cortège énorme et chatoyant derrière... Rétablissons la vérité; deux vainqueurs seulement purent se permettre un retour aussi exceptionnel: Néron et le «sprinter» Exainétos. Pour Néron, tout était facile. Les juges d'Olympie ayant reçu 250 000 drachmes avant l'ouverture des 211e Jeux, déclarèrent le despote vainqueur de toutes les épreuves, notamment celle de la course de chars, où pourtant son attelage — de dix chevaux! — ayant fait une embardée, Néron termina sans roues sans qu'aucun autre concurrent n'ait osé le devancer. (Les Jeux terminés, son futur successeur Galba, allait se faire rembourser la prime fabuleuse!) Néron revint d'Olympie avec dans ses bateaux toutes les statues qui lui avaient plu et il entra dans Rome sur le char d'Auguste, tiré par quatre chevaux blancs, couronné de pourpre et d'or, escorté par ses légions. On avait fait, pour lui permettre de passer, une ouverture dans un mur de la ville⁶. Cela, c'est le triomphe du combinard achetant tout ce qui est à vendre et déjà, à cette époque, Olympie déclinait.

Le second retour exceptionnel est celui d'un coureur Exainétos, à Agrigente, sa patrie, après sa victoire au dromos à la 92e Olympiade (412 avant J.-C.). Sous les acclamations délirantes de ses concitoyens⁷, il entra dans sa ville par la porte principale, conduisant un quadrigé que suivaient 300 biges attelés de chevaux blancs! Diodore n'a rapporté cette anecdote que pour mettre en évidence l'extravagance et la demesure des Agrigentins. Tous les autres retours furent beaucoup plus naturels.

⁶ L'empereur avait fait repousser en 67 ces Jeux qui devaient avoir lieu en 65! Plus tard, les hellanodikes les supprimèrent au palmarès.

⁷ On les prévenait en leur dépêchant des messagers ou en leur envoyant un pigeon voyageur.



Pour tous les imprimés
Imprimerie

W. Gassmann SA

2500 Bienne, rue Franche 11
Tél. (032) 22 42 11

Chaque matin votre
«Journal du Jura»
avec les dernières nouvelles
sportives